

Peter BLUMENTHAL, Iva NOVAKOVA, Dirk SIEPMAN, éd(s),  
*Les Émotions dans le discours/Emotions in Discourse*

Francfort-sur-le-Main, P. Lang, 2014, 434 pages

Marian Popescu

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10214>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10214

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 328-329

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Marian Popescu, « Peter BLUMENTHAL, Iva NOVAKOVA, Dirk SIEPMAN, éd(s), *Les Émotions dans le discours/Emotions in Discourse* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10214> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10214>

---

Tous droits réservés

doivent, pense-t-elle, nécessairement exister, entre les éléments linguistiques des énoncés qui les portent et leur permettent de se dire et d'exister en tant qu'actes de langage indirects, et le sens pragmatique de ces mêmes énoncés. L'un des intérêts majeurs de l'ouvrage est d'aborder de front la complexité qui ressort d'une tentative de traitement systématique des énoncés supports des *AU*, en particulier à partir de la notion de modalité et du verbe *pouvoir*, sur lequel la chercheuse fonde ici plus particulièrement son corpus. En effet, si je dis « peux-tu me passer le sel ? », pour reprendre un exemple canonique en la matière, nous savons bien évidemment que l'action visée n'est pas la vraie question du « pouvoir » mais du « faire ». De la sorte, l'idée introduite par l'auteure, bien qu'elle ne la présente pas directement sous cet aspect, est que la modalisation serait essentiellement liée à la dimension relationnelle qui s'introduit entre une demande que l'on formule à l'intention d'autrui d'une manière qui doit être adoucie plutôt qu'impérative, afin de susciter plus efficacement l'empathie et la satisfaction de notre besoin. « Peux-tu » remplace en réalité sur le plan linguistique « j'aimerais/je souhaiterais que tu... », qui sont d'autres formes de modalisation pour la réalisation effective pragmatique d'un *AU* comparable. En ce sens, il ressort de la lecture que la modalisation constitue le support même des actes de langage indirects et que, ensemble, ils agissent pour favoriser l'expression d'une construction relationnelle du lien à autrui, beaucoup plus que sur le plan d'une efficacité qui serait sémantique. Ainsi l'idée derrière tout cela serait-elle peut-être que, après avoir pensé essentiellement que le langage et la langue devaient s'étudier pour ce qu'ils disaient, l'intérêt majeur de l'étude du langage et des langues est d'étudier ce qu'ils ne disent pas. Dans cet ouvrage, Sophie Anquetil montre une grande maîtrise scientifique de ce qui apparaît comme un processus d'élaboration et de construction déconstructiviste – puisqu'il s'agit bien de chercher à expliquer, et de trouver une manière systématique de le faire, le sens qui n'est pas le sens.

**Béatrice Fracchiolla**

*CreM, université de Lorraine, F-57000*

*beatrice.fracchiolla@univ-lorraine.fr*

**Peter BLUMENTHAL, Iva NOVAKOVA, Dirk SIEPMAN, éd.s,**  
***Les Émotions dans le discours/Emotions in Discourse***  
Francfort-sur-le-Main, P. Lang, 2014, 434 pages

Ce recueil d'études issu d'un colloque tenu à Osnabrück en 2013 n'est pas seulement une simple addition de travaux, mais aussi le résultat d'une vision sur le fait linguistique comme porteur des multiples significations quand il s'agit des émotions. L'imposant volume est divisé

en sept sections qui cherchent à associer ou alterner l'onomasologie et la sémasiologie, comme l'affirment les éditeurs dans l'introduction (pp. 9-14). La démarche est justifiée par la conviction que « chaque unité lexicale suggère une certaine vision de son référent » (p. 9). Les émotions sont considérées par les éditeurs et de nombreux chercheurs comme étant à « l'interface » non seulement des dynamiques linguistiques, mais aussi de plusieurs disciplines : psychologie du cerveau, psychologie cognitive, anthropologie, etc. L'ouvrage ouvre des perspectives parfois inédites dans la « combinatoire » de plusieurs voies qui mettent au centre le fait linguistique et les émotions vus comme indicateurs des comportements linguistiques dans des contextes cartographiés par les auteurs.

Le livre dévoile aussi une difficulté méthodologique. Les 30 contributions présentent une impressionnante variété des choix en linguistique, lexicographie, des substantifs aux verbes, des adverbes au contextes actantiels, de la linguistique comparative (français, grec, polonais, allemand, arabe, russe) à la didactique et à l'informatique. C'est une riche diversité d'approches, des sujets et des applications. En même temps, à la suite des découvertes issues du projet Emolex – une cartographie linguistique des émotions en cinq langues –, il n'est pas surprenant que les chercheurs soient avisés sur la nature différente du contexte qui provoque l'usage des mêmes mots (par exemple, *rage, colère, anger, stupeur/étonnement, jalousie, shame*) dans les mêmes situations. Les analyses telles celles de Jacques François et Sascha Diversy (pp. 15-37), Dirk Siepman (pp. 39-53), Fabienne Baider et Maria Constantinou (pp. 55-67) ou celles de Dylan Glynn (pp. 70-81) et de Karolina Krawczak (pp. 83-94) relèvent des approches différentes et aussi un potentiel pour modéliser des comportements linguistiques dans chaque situation, corpus, contexte en tenant compte de la méthode d'analyse appliquée à chaque cas.

Les émotions sont le résultat d'un contexte et/ou de générateurs de contextes émotionnels. Comme le montrent Anna Wierzbicka et Jean Harkins (« Introduction », pp. 1-34, in : Jean Harkins, Anna Wierzbicka, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, New York, Mouton De Gruyter, 2001), si les mots qui expriment les émotions sont toujours les seuls et mêmes indicateurs des sentiments qu'on éprouve dans une certaine situation, des différences surgissent dans les expériences intimes, les troubles intérieurs qu'on a chaque fois qu'un *équilibre* est rompu. Même si les auteurs du présent ouvrage ne se réfèrent pas explicitement à cette idée, elle est à prendre en compte au vu des nombreuses études sur la psychologie du

cerveau et ses effets sur la psychologie cognitive, les comportements linguistiques et les modèles de notre parler ou écrit dans divers contextes.

Une question très intéressante et un peu contradictoire apparaît dès le début de la contribution de Peter Blumenthal (pp. 175-186) : les définitions du dictionnaire des noms d'affects. Elles ne sont pas toujours le simple résultat du rapport entre « le format et la nature linguistique des tranches de vie en question » (p. 176). De plus, les différences sont visibles quand on compare le français et l'allemand, par exemple pour l'usage de *dépit* (qui fait partie du même champ sémantique que *rancune*). En effet, le dictionnaire stabilise, pour une certaine séquence temporelle, l'usage, les significations et les contextes des mots. Normatif et indicatif, il est peu prospectif en ce qui concerne « la nature des tranches de vie » dans le contexte plus large d'une civilisation et d'une culture qui évoluent plus dans le sens de l'image que du texte. Un autre point de vue sur les dictionnaires et les applications du traitement automatique des langues est développé dans l'analyse de Denis Le Pesant, Paul Sabatier, Max Silberstein et Marie-Hélène Stéfani (pp. 395-406) qui contribue au thesaurus des affects.

Nombres des analyses de ce livre ouvrent de nouvelles perspectives sur la question de la *performativité* du langage et des contextes dans lesquels on choisit les mots. Une analyse par Beate Kem et Anke Grutschus (pp. 187-198) qui porte sur les corpus journalistiques et littéraires prend six noms communs du champ lexical de *surprise/étonnement* en français, en allemand et en espagnol pour conclure que les différences sont dues à la position de l'expérienceur face à des « co(n)textes stéréotypés ». La contribution de Georgeta Cislaru (pp. 199-210) évalue les relations entre expressions émotionnelles et contexte discursif en émettant l'hypothèse d'une structuration émotionnelle des discours.

La performativité du langage est liée aux noms d'affects dans une situation identique à celle qu'on trouve dans l'exemple de Charles S. Peirce (« How to Make Our Ideas Clear », *Popular Science Monthly*, 12, 1878, pp. 286-302) pour la musique : les notes et la mélodie. On est conscient des deux immédiatement et médiatement. C'est un processus qui est propre à chacun et qui met en discussion ce qu'Aristote a signalé comme rapports entre les choses (*pragmata*), les contenus de la conscience (*pathemata tes psyches*) et sons (*ta en te phone*).

Les analyses de cet ouvrage révèlent une autre dimension des émotions dans le discours : l'efficacité linguistique et, sur un plan méthodologique, l'efficacité

des analyses pour la didactique et les apports informatiques (Tran, pp. 355-364 ; Kraif, Diwersy pp. 381-394, analyse intéressante aussi pour la comparaison des profils combinatoires).

La dimension diachronique est abordée par deux contributions : celle de Matthieu Pierens (pp. 409-422) qui porte sur le contrôle et la répression des émotions, les mots choisis étant *peur* et *colère* (dans le corpus Frantext 1500-2000), et celle de Louise Royer et Denis Vigier (pp. 423-434), sur les collocations nominales des prépositions *en*, *dans* et *dedans* au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Observer comment le « processus de civilisation » mis au jour par Norbert Elias (*La Civilisation des mœurs*, trad. de l'allemand par P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973) se traduit d'un point de vue linguistique (p. 409) semble un but audacieux. Méthodologiquement, Matthieu Pierens emploie une définition moderne pour *colère* (qui est un « scénario ») et une technique actantielle comme celle de Georges Kleiber (*Le Mot « ire » en ancien français (x<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècle). Essai d'analyse sémantique*, Paris, Klincksieck, 1978) fondée sur la « structure des rôles ». À juste titre, l'auteur voit que le corpus envisagé comporte un grand déséquilibre entre les genres littéraires inclus et que le pourcentage de la présence de chaque siècle dans le corpus analysé diminue dès qu'on s'éloigne du présent. Les émotions sont envisagées différemment par les auteurs des textes littéraires du point de vue non seulement de leur performance lexicale, mais aussi de certains protocoles spécialisés : dans le cas de la dramaturgie, par exemple ; celle-ci tient compte du *lecteur* mais aussi de *l'acteur*. Le contrôle et la répression des émotions se fait donc dans des contextes et pratiques littéraires et artistiques différents.

*Les Émotions dans le discours* constitue un apport précieux pour le développement des sciences du langage, l'analyse des comportements combinatoires des mots dans des langues différentes, et aussi les méthodes utilisées dans la sémantique lexicale. Le champ des émotions est tellement vaste qu'il favorise l'interdisciplinarité et l'approche transdisciplinaire. Outre les mots, *pratiques* interactionnelles donnent aussi naissance à des contextes *vivants*. L'état de la littérature scientifique révélé par l'ouvrage permet d'envisager des approches plus audacieuses et *imaginatives* pour l'avenir. La nature des mots et de leurs contextes change beaucoup avec la conquête du virtuel et l'utilisation de nombreux logiciels.

Marian Popescu

Université de Bucarest, RO-061071  
marian.popescu@fjsc.ro